

DANS LA MÊME COLLECTION

Gérard Streiff, LES CAVES DE LA GOUTTE D'OR (Baleine)

Maïté Pinero, LA MORT DU PETIT POUCKET (Baleine)

Philippe Breton, CRIME PARIÉTAL

Jack Chaboud, LE TRONC DE LA VEUVE

Gilda Piersanti, L'INCONNU DU PARIS-ROME

Alain Bellet, FAUSSE COMMUNE

Laurent Martin, OR NOIR PEUR BLANCHE

FRANÇOIS DARNAUDET

**L'OR  
DU CATALAN**

POLARCHIVES



**LE PASSAGE**

*Collection dirigée par Gérard Streiff*

*La situation est bonne en Catalogne... beaucoup d'anarchistes  
et de communistes italiens ont été faits prisonniers... J'ai  
communiqué cela au Duce et il m'a ordonné de les faire fusiller  
tous : les morts ne racontent pas l'Histoire.*

*Journal du Comte Ciano, gendre de Mussolini*

Couverture : Julien Levy  
Photographie de couverture : photographe inconnu,  
collection Michel Guisset

© Le Passage Paris-New York Editions, 2003

## PROLOGUE UN SINGE EN HIVER

*1<sup>er</sup> février 1983*

Auguste Despons vient de se coucher dans son grand lit à baldaquin. D'habitude, il pense à sa femme, Yvette, morte en 75. Ce soir, étrangement, alors qu'il se sent particulièrement las, il songe aux camps... Gurs, Rivesaltes et Argelès. Allongé dans la pénombre, il devine le « portrait des 40 » accroché depuis quarante-quatre ans sur le mur en vis-à-vis. Il le connaît par cœur. Format A3 encadré par une moulure dorée rococo. Au crayon dur, visages d'hommes amaigris qui esquissent un sourire forcé, des noms calligraphiés pour se souvenir : Salmiras, Bojio, Soto, Martinez, Paramont, Bande, Ferrer, Granado, Dominguez avec les trente et un autres, dessinés par Josep Salmiras... et cette dédicace rédigée en français : « À l'adjudant Despons, pour son humanité dans notre désastre ! Argelès, 2 mars 39. »

Cela faisait longtemps qu'il n'avait plus pensé aux camps, à cette période pénible de sa carrière de garde mobile. Deux ans après son affectation à Rivesaltes, il avait demandé à être intégré dans la gendarmerie. Pour ne plus jouer au garde-chiourme de la république, aux forces musclées de répression de l'État français. Finis les matraques, les fusils en bandoulière, les casques métalliques sur le crâne...

Si la chasse au bandit corse Spada dans les années 30 l'avait bien diverti, son service dans les camps d'hébergement

des républicains espagnols l'avait profondément meurtri. Despons avait été communiste jusqu'à la mort de Jacques Duclos et il sentait bien qu'un fossé existait entre ses croyances politiques et son boulot de garde mobile.

Un gendarme de village a un rôle plus humain, plus proche de la population.

Avant de plonger dans un sommeil malsain, l'adjutant-chef à la retraite Auguste Despons songe que sa vie se résume peut-être à ces quelques mots écrits en 1939 par des réfugiés républicains espagnols : « pour son humanité dans notre désastre ! »

L'octogénaire mourut dans la nuit, le visage parfaitement serein.

## **PREMIÈRE PARTIE**

### **LE CAMP DE SABLE**

## 1. L'ÉCUME DES JOURS

*Dix heures du matin !*

Chloé rejeta violemment les draps. Il faisait beaucoup trop chaud dans sa chambre. Le temps parisien était déréglé. En ce début de septembre, une sorte d'été indien entretenait une chaleur malsaine digne des pires journées du mois d'août. De plus, elle avait beau aimer « le goût du café et l'odeur du tabac » comme le chantait Bénabar, la nouvelle coqueluche branchée des variétés françaises, son appart puait le tabac froid et le café qu'un imbécile avait renversé sur la moquette.

À la suite de la plainte déposée contre *Prométhée*, une miniréunion de crise avait eu lieu chez elle, la veille, jusqu'à minuit et quart. L'article de Chloé sur la *Retirada* des républicains espagnols en 1939 et sur les camps de réfugiés des Pyrénées-Orientales avait beaucoup plu à la rédaction et aux abonnés. Cependant, une photographie où l'on voyait un garde mobile français et un tirailleur sénégalais qui s'apprêtaient à rouer de coups des enfants espagnols avait déclenché une action en justice. Les petits-fils du garde mobile attaquaient la revue, aussi bien pour l'illustration que pour la légende écrite par Chloé : « Les violences de l'armée française préfigurent celles des Allemands dans les camps d'extermination. »

Crémieux, le rédac chef, était venu accompagné de l'avocat de *Prométhée*, un certain Touzeau, spécialisé dans

les affaires de droit de la presse et de l'édition. Lambertoni, un permanent de la revue, était également passé car c'était lui qui avait supervisé et réécrit l'article de Chloé. Les photographies avaient été fournies par Francis Garnaud, le nouveau petit copain de Chloé. Ce dernier avait même trouvé, en pleine nuit d'amour, les deux lignes du litige !

Cette réunion secrète en dehors des locaux de la revue avait été décidée pour ne pas effrayer Cabannel, le grand patron de *Prométhée*. La petite équipe de conspirateurs était d'accord : le « vieux » était capable de dénigrer sa pigiste et de présenter ses excuses aux descendants du garde mobile. Crémieux et Chloé devaient lui proposer une tactique de défense en béton sinon Cabannel se coucherait comme il l'avait déjà fait pour des affaires semblables. Les pigistes servaient de fusibles, payaient les amendes et étaient finalement virés !

Comme l'avait souligné Touzeau, le gros du problème venait du fait que la photo incriminée n'était pas explicite. Le tirailleur levait son fusil, crosse à l'envers, et menaçait trois gamins effrayés tandis que le garde républicain, bras droit tendu pour porter un coup, se ruait pour se jeter dans la mêlée. Rien ne prouvait ce qui allait suivre... Peut-être que dans un accès de remords, le tirailleur avait suspendu son geste... peut-être que le mobile s'était interposé entre le Sénégalais et les Espagnols... Certes, les témoignages étaient nombreux concernant les violences des troupes de mobiles ou de tirailleurs sénégalais envers les républicains espagnols qui passaient la frontière, mais Touzeau avait profondément irrité Chloé en lui demandant si elle avait une preuve précise au sujet du tirailleur et du garde républicain mobile de la photo.

Touzeau avait juridiquement parlant tout à fait raison mais le ton employé par l'avocat l'avait insupportée !

Chloé se planta devant les étagères croulantes de livres. Avec la vivacité d'un attrapeur de mouches, elle en saisit un grand, rouge et noir, couleurs des anarchistes espagnols. C'était un cadeau de Francis. Lors de leur premier rendez-vous, il lui avait apporté cet ouvrage. Sur l'air des *Bonbons* de Brel, il le lui avait donné en chantant : « Je vous ai apporté un bouquin car les bouquins c'est tel'ment bin ! »

Le déclencheur de son article était là : *Camps du Mépris* par Grando, Queralt et Febrès aux éditions Al Trabucaire. Magnifique travail qui l'avait enthousiasmée... trop enthousiasmée !

Chloé avait été scandalisée par l'accueil réservé en France aux réfugiés espagnols. Le livre s'ouvrit naturellement aux pages 36 et 37, lues et relues. Elle connaissait maintenant presque par cœur le témoignage de la leader anarcho-syndicaliste Federica Montseny, ancienne ministre de l'État républicain et première femme à être entrée dans un gouvernement espagnol :

*Je me souviens du terrible spectacle d'un grand groupe de blessés devant être refoulés. Matraque en main, les tirailleurs sénégalais les repoussaient. La masse humaine, criant et implorant, refluaient pour éviter les coups. Les Noirs frappaient avec sauvagerie, sans pitié, systématiquement, faisant courir les éclopés, faisant hurler de douleur les blessés des épaules ou des bras...*

Chloé était doublement mal à l'aise en relisant ces lignes. La France avait reçu les républicains espagnols comme de vulgaires bandits avec des violences inadmissibles

de la part d'une démocratie, mais les connotations racistes du témoignage concernant les tirailleurs sénégalais l'agressaient également. Hélas, le comportement des Sénégalais était confirmé par d'autres témoins espagnols. L'ancien mitrailleur Esteban Teruel explique ironiquement dans son livre *La Remontée des enfers* que « le climat pyrénéen en cette époque de l'année ne devait pas leur convenir. Aussi pour se réchauffer, usaient-ils de leur matraque avec prodigalité... »

À la fac d'histoire, on avait appris à Chloé que la France avait toujours exploité les autochtones de ses colonies. L'armée française avait utilisé ses spahis, ses tirailleurs sénégalais ou ses harkis comme de la chair à canon. Elle était profondément choquée par les documents de la *Retirada*. Elle n'aimait pas voir les Sénégalais dans le rôle des tortionnaires. Confusément, elle se disait que les Africains se défoulaient sûrement de toutes ces années de néo-esclavagisme. Pour une fois que les officiers français blancs les autorisaient à taper sur d'autres Blancs en toute impunité !

Cela aurait été tellement plus simple si les salauds avaient été uniquement les gardes républicains mobiles et les gendarmes français...

Elle se gifla mollement : « Ma pauvre fille, cette histoire de photo te rend gaga... tu en deviendrais manichéenne et truqueuse ! »

Son regard flotta sur le décor de sa chambre. La contemplation des affiches et des photographies de son antre la régénérerait instantanément. Elle comprenait mieux qui elle était exactement en voyant ce qu'elle aimait. Une étude objective de sa propre subjectivité, en quelque sorte, comme dirait Baudrillard ! Autour d'elle, les gens cherchaient à se reproduire, à s'enrichir ou à

devenir célèbres. Elle voulait juste devenir totalement Chloé ! Si elle n'avait pas été allergique à Enzo Enzo, elle aurait pensé à « juste quelqu'un de bien » !

Elle avait profité d'une journée de « désœuvrance » estivale pour réagencer les posters et affiches. Elle avait remplacé le dessin humoristique de Chantal Montellier par un agrandissement plastifié et encadré de la couverture de *La Fosse aux serpents*, bande dessinée sur Camille Claudel de la même Montellier. À côté de la reproduction du Picasso, un couple nu, elle avait rajouté un cadeau d'Antoine : un superbe nu de « femme à sa toilette » du grand copain de Soutine à Céret, son compatriote Pinchus Krémègne. Chaque année, en septembre, Antoine descendait à Perpignan lors du festival international Visa de la photographie. L'an dernier, exactement à la même époque, il était revenu sur Paris avec ce tableau époustouflant, reproduit selon ses dires par un élève catalan de Krémègne... Elle n'apprendrait que dans une dizaine d'années, au hasard d'une conversation, dans une crise de fou rire, que ce tableau était un original pour lequel Antoine s'était provisoirement ruiné.

La *Bite sous le bras* de Louise Bourgeois commençait à la lasser. À sa place, elle avait scotché une énorme photo de son cousin Manuel, son « cousin de cannelle » fauché par son passé<sup>1</sup>.

Elle secoua sa grande silhouette pour oublier la mort de Manuel. Elle vida tous les cendriers engorgés de cendre. Elle ouvrit la fenêtre sur l'air vicié de Paris. Sortit pour rejoindre Antoine à leur rendez-vous. Voir Antoine était le meilleur moyen de commencer une journée !

## 2. IL ÉTAIT UNE FOIS LA RÉVOLUTION

*Nuit du 22 au 23 janvier 1939*

La voiture force le barrage douanier à la sortie de Llivia. À son bord, trois hommes armés de pistolets automatiques scrutent la nuit de Cerdagne. L'auto noire fonce dans les lacets de la route de Font-Romeu. Cela faisait quinze jours que les trois soldats républicains de la *Generalitat de Catalunya* attendaient le signal de leurs chefs, bien à l'abri dans l'enclave espagnole en pleine vallée française.

Lors du traité des Pyrénées, le village de Llivia situé entre Bourg-Madame et Font-Romeu avait été oublié des revendications territoriales par les négociateurs de Louis XIV. Depuis 1659, une portion d'Espagne demeurait contre toute logique de continuité territoriale en Cerdagne française.

Une heure auparavant, un coup de téléphone de Barcelone avait déclenché l'opération.

Le conducteur, Ramon Ferrer, s'adresse en catalan à ses deux hommes :

– Les douaniers nous ont pris en chasse ?

– On ne voit aucun phare ! dit Josep Salmiras. Les douaniers ont peur d'un mauvais coup.

Jordi Llobres est le premier à ranger son arme dans la poche intérieure de sa veste.

– Les Français ont suffisamment de problèmes avec leurs vraies frontières pour ne pas s'emmerder avec Llivia ! Où allons-nous Ramon ?

– Dans la montagne ! On va garer la voiture dans un endroit tranquille puis on fera une petite balade avec ces fichues sacoches.

Pendant quelques minutes, ils roulent en silence. Les montagnes sombres cernant la voiture écrasent le trio de fuyards.

Ramon s'arrache à ses pensées pour rassurer ses deux compagnons.

– Avant la guerre, je venais souvent dans ce coin... Vous verrez, je connais la région aussi bien qu'un Français !

Après une vingtaine de kilomètres de descentes et de montées, la voiture attaque les lacets serrés qui précèdent l'arrivée au lac des Bouillouses. La dernière partie de la route est une piste mal entretenue.

Le véhicule stoppe net sur une petite butte. Les trois hommes jaillissent avec une lampe torche à la main. Ferrer se dirige vers le coffre et en extrait une première paire de sacoches de muletier et une pelle courte qu'il passe à Salmiras. Puis c'est au tour de Llobres de charger sur ses épaules deux bourses en cuir pleines à craquer et un outil d'excavation. Ferrer prend son propre lot du fardeau et le jeune officier républicain s'engage dans un sentier rocailleux qui monte abruptement vers la montagne. Le trio marche vite à la lueur des lampes. Au bout d'une demi-heure, Ferrer désigne une tache sombre à ses deux hommes.

– C'est l'Estany Nègre... Sur notre droite, derrière ces arbres, il y a l'Estany del Viver ! Souvenez-vous de ce chemin, vous devez être capable de l'expliquer à nos chefs, le moment venu. Nous allons rejoindre cette crête là-bas !

Une demi-lune éclaire faiblement le relief montagneux. Sans poser la moindre question, les trois soldats

reprennent leur route. De temps à autre, Ferrer désigne un point de repère qui surgit dans la nuit. La litanie des noms d'étangs en catalan ponctue la progression des Espagnols : Estany Sec – Estany de la Comassa – Estany Llong.

Alors, Ramon Ferrer lève le bras droit et commence à compter cent cinquante pas en direction d'un bosquet d'arbres. Ils seront bientôt trois hommes à savoir où sont enterrées les six sacoches qui contiennent le reliquat du trésor de la province catalane d'Espagne, la *Generalitat de Catalunya*. Jordi Llobres, Josep Salmiras et Ramon Ferrer : des soldats d'une armée en déroute que l'Histoire allait malmener...

À trois heures du matin, ils redescendent vers la voiture, libérés de leur fardeau. Ils piquent un roupillon jusqu'à ce que le soleil réchauffe l'habitacle.

– Quels sont les ordres, maintenant? demande Salmiras.

– Il n'y a plus d'ordre! répond Ferrer. Nous avons effectué notre mission. Il n'y a plus qu'à attendre des jours meilleurs... les franquistes ont pris Ponts, la Seu d'Urgell et Puigcerda... Barcelona va bientôt tomber!

– On ne rejoint pas notre bataillon? insiste Llobres.

Ramon Ferrer secoue la tête.

– Il faut que nous restions en vie le plus longtemps possible pour livrer notre secret quand la *Generalitat* nous le demandera. Le mieux est de nous séparer... ainsi nous multiplierons les chances de succès de cette opération! On repart sur Font-Romeu et on y abandonne la voiture trop voyante avec nos plaques...

Les deux soldats approuvent. Ramon Ferrer lève le poing droit fermé :

– *Visca Catalunya!*

### 3. BLOW UP

Antoine avait mis son chapeau écossais et fumait un énorme Havane. Il pétait la forme.

– J'adore le festival Visa de Perpignan! proclamait-il pour être entendu de tous les clients du restaurant Le Mont-Blanc. Dans trois heures, je serai à Orly et dans quatre, je foulerai le macadam de l'aéroport de Rivesaltes.

– Mille kilomètres pour une exposition de photos, même une grosse expo... ça fait beaucoup de frais, de fatigue, et puis, à Perpignan, il n'y a plus Paris! maugréa Chloé.

– Mais, petite Chloé, Perpignan c'est l'impossible ville à la campagne chère à Alphonse Allais. Savais-tu que le Canigou et ses deux mille sept cent quatre-vingt-quatre mètres plane sur les plaines du Roussillon comme le Fuji-Yama avec ses trois mille sept cent soixante-seize mètres domine la plaine du Kantô? On a la même vue de Perpignan que de Tokyo!

Chloé fit une moue sceptique en sirotant son café. Antoine continua son monologue, veillant bien à capter l'attention des tables proches.

– Et Visa... Visa! L'an dernier, je suis resté trois heures dans une immense salle moyenâgeuse couverte de photographies sur les ravages de la drogue à Harlem. Il y avait des nus tragiques et flamboyants de jeunes Noires aux